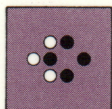


La lenteur de l'avenir

Patrick Lapeyre

Roman



P.O.L



Extrait de la publication

La lenteur de l'avenir

.

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE CORPS INFLAMMABLE, 1984.

Patrick Lapeyre

La lenteur de l'avenir

roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1987
ISBN : 2-86744-100-5

Prologue

Ils doivent être là depuis toujours, étendus dans la pénombre d'une chambre. Ils sont étendus sur des draps usés, doux certainement d'avoir trop servi, pendant que la lumière tourne sur les murs de la chambre. La télévision retransmet en direct les images d'un match de tennis. Lui est allongé en travers du lit, elle assise sur le bord, le dos calé par l'oreiller, le téléphone posé sur les genoux. Elle écoute la voix de sa mère en feuilletant un catalogue de vente par correspondance. (Sa mère parle très fort dans l'appareil.)

La pénombre est telle dans la chambre qu'une partie du visage leur fait toujours défaut, parfois l'œil, parfois le front ou la bouche. Alex respire par la bouche, la nuque posée sur son ventre, pendant qu'elle téléphone. Elle souffle dans ses cheveux. Au-dessus d'eux, le son de la télévision est coupé et les images de tennis

et les plans de ciel limpide leur parviennent de nulle part. Sa mère dit dans l'appareil que ce serait mieux qu'elle vienne samedi soir, car il y aura Anna et son mari. Elle demande : « Tu m'écoutes ? », et Muriel à nouveau répond oui, en ayant l'impression de tenir une note.

- Alex est avec toi ?
- Oui, je te l'ai déjà dit.
- Mais, sérieusement, il veut continuer sa boxe ?

Elle a raccroché. Maintenant il repose, la tête sur ses genoux, comme un enfant, et elle regarde ses blessures de guerre, son nez cassé, les cicatrices roses de ses arcades. Elle aime bien veiller sur lui pendant qu'il dort. Elle arrange ses cheveux en dégageant ses oreilles. Sur les murs de la chambre, il a accroché des photos de boxeurs noirs, Joe Louis, Cassius Clay, Ray Sugar Robinson et un autre, dont elle a oublié le nom, qui a l'air de flotter dans son short. La seule photo qu'elle a accrochée elle-même, à côté du lit, est toute petite comparée aux autres : c'est celle de son père. Elle a été prise pendant la guerre d'Algérie, le 8 mars 1959, d'après la date écrite au crayon. Il est assis sur le capot d'une jeep, son fusil calé entre les genoux, et tient par les épaules un autre soldat qui rit en rejetant la tête en arrière. Elle regarde à nouveau l'écran de la télévision. Elle a le sentiment que le temps revient au lieu de passer. A cause de la chaleur, ils ont laissé les fenêtres ouvertes et les stores suspendus à mi-hauteur pour avoir

la sensation du vent. Elle essaie de suivre le match. Le joueur qui se trouve au fond du court a mis une casquette pour ne pas être ébloui par le soleil. L'autre est de dos et n'arrête pas de sautiller comme s'il avait la plante des pieds à vif. Elle voudrait savoir qui est en train de gagner.

Cette date du 8 mars 1959 lui fait battre le cœur depuis des années, sans qu'elle soit jamais parvenue à comprendre la cause de son émotion. Elle se souvient parfaitement de la fois où elle l'a vue au revers de la photo et de la réflexion qui lui est venue à l'esprit : je n'étais pas encore née. Depuis elle a tenté de l'imaginer des centaines de fois, ce 8 mars 1959 ; peut-être parce que c'est tout simplement *le jour où elle n'existait pas*. Elle s'est levée du lit sans le réveiller. Elle a envie de prendre une douche froide et de s'habiller. Elle s'installe ensuite dans la cuisine avec un magazine, pendant que le ventilateur tourne sur son socle en faisant un bruit d'avion. Elle sent le parfum des pivoines. Le voisin d'en face, Monsieur Benetti, est allongé dans sa chambre pour qu'on lui fasse sa piquête hebdomadaire. D'après les gens de son immeuble, il s'agit d'un homme bizarre, perpétuellement survolté par la politique et les rencontres sportives. A l'autre étage, il y a un bébé qui crie très fort la nuit et qui lui donne des frissons. Elle l'appelle le petit prisonnier des étoiles. Elle retourne chercher les affaires d'Alex qui sont restées sur la chaise. Quelquefois, en

poussant la porte de la chambre, elle a la sensation de marcher dans son sommeil. Elle s'assoit un instant pour lui caresser les jambes. Elle trouve incroyable qu'il puisse dormir autant l'après-midi.

Il est assis en face d'elle, avec son walkman sur les oreilles. Depuis le début de la semaine, il semble habité par quelque chose d'inquiet et d'indéfinissable, quelque chose qu'il ne peut pas lui dire et qu'il voudrait absolument qu'elle devine. Alors elle imagine une nouvelle très grave, une blessure d'entraînement, un problème de dopage, une maladie des poumons : elle se rend compte qu'elle le connaît à peine. Il parle très peu. Aussi, quand il commence d'enlever ses écouteurs pour lui parler, elle fait attention. Elle appréhende parfois le moment où il lui annoncera quelque chose de si terrible qu'elle ne le reconnaîtra plus. Mais il ne dit rien. Elle remarque que l'intensité de la chaleur a décré. Elle remarque qu'il a posé ses mains à plat sur la table, en écartant les doigts pour qu'elles paraissent encore plus grandes. Il sourit, sans qu'elle comprenne pourquoi. Elle n'a jamais connu quelqu'un qui pouvait sourire aussi longtemps sans dire une parole, en se cachant simplement derrière son sourire. Elle cligne des yeux en attendant. Il a toujours les mains posées à plat sur la table et balance un peu les épaules en écoutant la musique. Elle s'est levée sans rien demander. A ce moment-là, elle ne voit que ses jambes trop longues sous la table, comme s'il allait encore grandir.

Sa mère dit : « Allô Muriel ? Il faudrait quand même que je sache si tu viens samedi soir », et elle répond ces oui... oui réguliers comme des battements de cœur. Elle n'a plus à la bouche que cette approbation, cette envie de lui dire non en lui raccrochant au nez. Mais elle ne lui pardonnerait pas. Elles n'ont jamais réussi à se parler calmement. La moindre chose, le rendez-vous le plus simple prend des proportions dramatiques avec sa mère. Parfois Muriel se dit que c'est le fait de vivre seule dans son pavillon et d'accorder une importance exagérée au peu d'événements qui lui arrivent. Parfois elle imagine qu'il en a toujours été ainsi et qu'elle deviendra exactement comme elle.

— J'aimerais savoir également si Alex a l'intention de venir. Tu lui en as parlé ?

Son père a quitté un jour la maison sans rien dire, après onze ans de mariage. On a su trois ou quatre mois plus tard qu'il vivait avec une employée des Nouvelles Galeries et qu'ils étaient allés s'installer dans le midi, à côté d'Alès. Personne ne l'a plus jamais revu. D'ailleurs, sur la photographie prise en Algérie, le bas de son visage est légèrement flou, comme si on avait photographié sa disparition. Maintenant il n'y a presque plus de soleil. Le joueur du fond de court a enlevé sa visière. Celui qu'on voit de dos continue de sautiller et de rajuster la ceinture de son short. Sur l'autre chaîne, il y a un vieux film en noir et blanc avec l'actrice Françoise Rosay. Les figurants qui passent dans la rue ne peuvent s'empêcher de jeter un coup d'œil à la caméra, de sorte qu'on ne voit

plus qu'eux. On dirait que leurs regards, en sortant du film, ont échappé au temps. Elle devrait demander à Alex s'il veut vraiment l'accompagner chez sa mère.

Elle entend l'éclaboussement de la douche sur le carrelage. Tout à l'heure, il ira certainement à la salle d'entraînement, elle l'attendra en écoutant le poste. Elle dînera seule. Au fond du couloir, il a installé des étagères à montants métalliques sur lesquelles sont alignés tous ses livres consacrés au sport, plus deux ou trois livres sur le bouddhisme, que quelqu'un lui a envoyés de Suisse. En fait, elle ne sait pas ce qui l'attire dans le bouddhisme, car il n'en parle jamais. Il est sorti de la douche. Elle dit que sa mère l'a chargée de lui transmettre une invitation pour samedi soir, parce qu'Anna et son mari seront à la maison. Il se frotte les cheveux avec une serviette éponge.

— Je crois que j'ai autre chose à faire, répond-il en remuant le cou et en exagérant son accent italien. Tu sais où j'ai mis mon survêtement noir ?

Il a souvent comme ça des éclairs de mauvaise grâce qui la découragent complètement, parce que c'est quand même de la grâce.

— Maman va être furieuse.

— Je crois qu'elle sera plutôt soulagée. J'ai mal au cou.

Il enfile un slip devant l'armoire, et elle le trouve beau comme un héron cendré qui se tient sur une patte. Elle éteint le poste. Le 8 mars 1959, les nuages étaient

hauts et il faisait un soleil presque blanc. C'est tout ce qu'elle sait.

— Je reviendrai vers onze heures. Tu seras déjà couchée ?

Elle fait les cent pas dans le couloir en jouant avec l'interrupteur. A chaque fois qu'elle éteint la lumière, le bouquet de pivoines persiste deux à trois secondes dans l'obscurité, sans qu'elle sache s'il s'agit d'une phosphorescence naturelle ou si l'image des pivoines s'est imprimée sur sa rétine. Elle appuie à nouveau sur l'interrupteur.

I

Elle a mis sa main en visière, tandis que le taxi s'engage dans une avenue profonde où les voitures étincellent entre des tranchées d'ombre. Le soleil du matin lui fait mal aux yeux. Elle n'a pas dû assez dormir. Le chauffeur dit qu'une bonne pluie ne ferait pas de mal. Elle répond : « Ah ça non ! » Elle a fermé les yeux. Elle a l'impression de traverser de part en part une ville abandonnée et d'être la seule survivante avec lui. Ensuite, il lui parle de sa fille qui est partie vivre deux mois dans une famille américaine et qui ne s'habitue pas à la nourriture.

— Dans une famille américaine ! reprend-elle en écho. Elle lui dit deux mots de ce qu'elle fait, de son envie d'être en vacances, et il répond en gros la même chose, en riant, comme s'ils étaient profondément d'accord et que le reste — tout ce qui les sépare et fait d'eux des étrangers — avait finalement peu d'importance. De temps à autre, il la regarde de biais dans le

rétroviseur et elle sourit. Elle trouve qu'ils ressemblent à deux ouvriers tissant la toile du jour. Elle lui demande de s'arrêter après le feu rouge.

Elle a plus d'une demi-heure de retard. Elle ne peut pas éviter d'aller chercher la feuille de présence, qui n'est jamais dans le bureau où l'on croit. Elle se rend dans celui du premier, en poussant toutes les portes, en disant bonjour à ses collègues : les autres qui sont déjà devant leurs écrans font des mines allongées. Tout le monde sait qu'elle vit avec un boxeur. Mais ils ne peuvent pas lui reprocher d'être insouciante ou de négliger son travail. Au contraire, moins les choses ont d'intérêt, plus elle essaie d'y mettre d'entrain. Elle fait assaut de gentillesse, répond au téléphone, va chercher les dossiers. Elle est toujours entre deux portes. Et elle se multiplie avec une rapidité, une précision qui l'absorbent complètement, comme une plaisanterie compliquée dont elle est la seule à rire. La seule à trembler, parce qu'elle sait très bien qu'elle leur donne le change.

Le bureau du directeur est au septième étage, au bout d'un long couloir vitré desservi par deux ascenseurs à portes rouges, dont les deux sonneries semblent indiquer le temps qui passe. L'immeuble est situé tout en haut de Belleville, de sorte que Paris s'étale en cuvette à la manière d'une ville méditerranéenne, blanche dans la lumière d'été. Ce matin, les rares nuages

qu'on aperçoit sont encore très clairs et cantonnés à l'ouest. Elle aime bien interpréter le mouvement des nuages. Elle se promène le long des vitres, guettant un signe au loin, une ombre, une forme futurale qui lui permettrait de deviner ce que sera sa vie. Ce sont ses minutes de grève. Alex ne comprend pas qu'avec une licence d'histoire elle se résigne à travailler à la banque toute sa vie ; il est convaincu qu'à sa place il mourrait d'ennui. Mais il y a aussi tous ces instants où l'on ne fait rien, ces petits interstices. Le directeur, auquel elle apporte toujours une pile de feuilles à signer, ne lui dit pratiquement pas un mot pendant qu'elle attend. Pourtant, ils se voient tous les matins. La rumeur veut que sa femme soit morte il y a une dizaine d'années et que l'un de ses fils ait été plusieurs fois arrêté pour trafic de stupéfiants. Elle est à chaque fois frappée qu'un homme si bousculé par la vie possède un regard aussi joyeux. On dirait qu'il est comme elle, qu'il attend quelque chose. Mais elle n'en saura jamais rien. Elle pourrait passer des années à l'agence, entrer des centaines de fois dans son bureau, il ne lui dirait guère plus que ce : « Bonjour. Asseyez-vous » avec lequel il l'accueille aujourd'hui. Derrière son bureau, il a laissé accrochée une affiche de l'office du tourisme autrichien, où l'on voit un grand glacier se refléter dans un lac et, souvent, en regardant cette affiche, elle a l'impression de surprendre au-dessus de lui l'image de son attente. Elle lui dit : « Vous avez terminé ? »

A midi, Edith lui téléphone du secrétariat parce qu'elle a besoin de la voir. Son bureau est une sorte de cage en verre située à l'intérieur d'une autre salle, beaucoup plus vaste, où une trentaine de dactylos tapent sans discontinuer devant leur écran. Edith est en train de nettoyer les feuilles de sa plante verte à l'aide d'un vaporisateur. Elle lui demande de l'accompagner aux toilettes. Elle dit : « Tu viens ? », mais sans relever la tête, sans adoucir la voix, pour que son mécontentement ne fasse aucun doute ; et Muriel se sent découragée de la retrouver ainsi dès le matin, presque méchante dans sa détresse. Elle porte un pansement au poignet droit. Elle s'est encore blessée. Elle n'arrête pas de se taillader et de se mettre des pansements, pareille à une enfant qui se ferait des tatouages. Elle l'accompagne quand même aux toilettes. Edith se recoiffe devant la glace en lui expliquant que sa dernière conquête, l'étudiant haïtien qu'elle a connu à Pornichet, vient de filer avec ses disques et sa carte de crédit.

— Il va peut-être acheter une île et t'inviter.

Mais Edith n'est pas d'humeur à plaisanter. Muriel la regarde dans la glace. Elle aperçoit un petit bout de femme, court sur pattes, qui rêve encore au grand amour. Combien de fois elle l'a vue changer de corps, après ses ruptures, devenir trop grosse ou trop maigre, tout en refusant de se faire une raison.

— Tu veux qu'on déjeune ensemble ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas très faim. Et toi, avec Alex, ça marche toujours ?

Elle le lui a déjà demandé cent fois. Mais ça fait

Une nuit, quelque chose vient vers elle du fond de la chambre. Quelque chose qu'elle a dû attendre et qu'à force d'avoir attendu en vain elle avait certainement oublié. Une chose très intérieure, très personnelle, et qui revient de loin comme si elle lui était devenue extérieure, qui arrive si vite, qu'elle a tout juste le temps d'en prendre conscience : *une promesse*. Une promesse qu'on lui aurait faite étant petite et qui ressurgirait en coup de vent à l'âge adulte. Mais la promesse de quoi ? D'être heureuse ?



9 782867 441004

Couverture : Presse-Sports, l'Equipe
Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-100-5

F 10100 9-87

75 F

Extrait de la publication